

Ce que l'éducation doit à la littérature. Mahi Binebine : Un ciel parsemé d'étoiles humanistes.

Zahri Oumayma
Université Ibn Tofail
Oumaimazahrii@gmail.com

&
Pr. Khalid Rizk
Université Ibn Tofail

Résumé

L'article analyse le choix de Mahi Binebine comme figure centrale du renouveau littéraire marocain francophone, mettant en lumière son engagement profond en faveur de l'humanisme. En s'appuyant sur ses expériences personnelles et l'histoire de son pays, Binebine place l'individu au cœur de ses récits, abordant des thèmes tels que l'auto-détermination, l'autoréalisation et la lutte contre les injustices politiques et culturelles. L'œuvre de Binebine s'inscrit dans un dialogue entre tradition et modernité, tout en promouvant des valeurs universelles humanistes. L'auteur ne se contente pas de décrire, mais agit comme un catalyseur social, ouvrant un débat sur le rôle de l'écrivain comme acteur engagé et phare pour le changement social. En étudiant des personnages tels que Dada, Ilias, M'Barek et d'autres, nous montrons comment Binebine donne une voix aux marginaux et aux oubliés, faisant d'eux des sujets de réflexion sur la dignité humaine et la tolérance. En somme, l'œuvre de Binebine est présentée comme une manifestation vivante de l'humanisme, où l'auteur et ses personnages cohabitent dans un univers littéraire qui célèbre la diversité et l'émancipation individuelle.

Mots-clés : littérature, humanisme, valeurs, engagement, universelles

Abstract

The article analyzes the choice of Mahi Binebine as a central figure in the renaissance of Moroccan Francophone literature, highlighting his profound commitment to humanism. Drawing on his personal experiences and the history of his country, Binebine places the individual at the heart of his narratives, addressing themes such as self-determination, self-actualization, and the fight against political and cultural injustices. Binebine's work engages in a dialogue between tradition and modernity while promoting universal humanist values. The author does not merely describe but acts as a social catalyst, opening a debate on the role of the writer as an engaged actor and beacon for social change. By studying characters such as Dada, Ilias, M'Barek, and others, we show how Binebine gives a voice to the marginalized and forgotten, making them subjects of reflection on human dignity and tolerance. In short, Binebine's work is presented as a living manifestation of humanism, where the author and his characters coexist in a literary universe that celebrates diversity and individual emancipation.

Keywords : literature, humanism, values, engagement, universal

Introduction

Le choix de Mahi Binebine n'est pas aléatoire ni absurde. Il est l'un des pionniers du renouveau le plus prometteur qui envahit le corpus littéraire que nous offre la littérature marocaine d'expression française. Ses écrits se nourrissent, majoritairement, de ses propres expériences, de l'histoire de sa patrie tout mettant l'homme au cœur de son débat. Le souci d'engagement qui ne quitte jamais Binebine, est l'une des raisons qui l'aide à suivre son itinéraire d'écrivain-peintre-sculpteur humaniste. Dans ses réalisations, il milite en faveur de l'auto-détermination, l'autoréalisation, et l'épanouissement de l'humain par son progrès. Dès ses premières productions littéraires, nous remarquerons sa propension aux valeurs humanistes universelles, comme meilleure voie afin d'obtenir une communauté humaine émancipée contre toutes les contraintes imposées, à savoir : Les injustices politiques et culturelles. Son univers romanesque est un terrain fertile où poussent les germes de l'humanisme. Ici, nous cherchons précisément les indices de l'humanisme qui font le caractère d'une littérature qui s'inspire du mouvement et qui cherche à allier tradition et modernité. Il faut bien admettre que cela peut être perçu comme une régression de l'humanité, et ce serait le cas, si on n'avait pas repensé la place de l'être humain, et la place de l'éducation, qui doit, naturellement, inciter à l'altérité, à l'ouverture sur l'Autre et à investir dans l'humain.

Notre choix des œuvres de Binebine émane de notre conviction que ses écrits, sa personne et ses idées ne manquent pas de cette sensibilité humaine. Sa littérature n'est pas uniquement des « dire », mais ce sont des « faire » ; il a su mettre en œuvre ses idées, les appliquer, et a, donc, ouvert un grand débat sur l'utilité de l'écrivain. Doit-il se restreindre au rôle d'agenceur de mot, ou doit-il le dépasser en étant un acteur social qui a le sens de l'initiative, et qui peut être un phare pour tout acte social ? Notre objectif est, donc, de montrer que la littérature, en nous basant sur les écrits de Mahi Binebine, a toutes les caractéristiques d'une œuvre profondément humaniste ; où l'auteur vit avec ses personnages, leur donne la parole, les laisse décider de leurs destinés. Il ne donne point son opinion et s'abstient de juger les personnages ; car pour lui, ce sont des marginaux que nous devons respecter, des êtres humains dont la dignité se retrouve au fil de la lecture. D'ailleurs, des personnages comme Dada, Ilias, M'Barek, Mimoun Benabdellah, Azouz et son cousin Reda sont des modèles de ces personnes que nous croisons parfois, qui passent souvent inaperçus, et dont l'existence n'est pas trop remarquée. L'auteur en fait des sujets de grands débats, des catalyseurs qui cristallisent le questionnement et un motif pour prêcher la tolérance, pour accomplir pleinement l'éducation humaniste.

Le plan de mon travail commence par une introduction présentant Mahi Binebine et son importance dans la littérature marocaine francophone. Ensuite, j'examine l'influence des expériences personnelles de Binebine et de l'histoire du Maroc sur son écriture. Les thèmes centraux abordés incluent l'auto-détermination, l'autoréalisation et la lutte contre les injustices. Un dialogue entre tradition et modernité est exploré, mettant en avant la promotion des valeurs humanistes. Je discute ensuite de l'engagement de Binebine en tant que catalyseur social. L'analyse se poursuit avec l'étude de personnages marginalisés comme Dada, Ilias et M'Barek. Enfin, la conclusion synthétise les idées principales et souligne l'importance de l'œuvre pour l'humanisme. La méthode utilisée est une approche critique humaniste, centrée sur les théories littéraires postcoloniales et les études culturelles. Cette méthode permet d'analyser les thèmes de justice sociale, de dignité humaine et de tolérance dans l'œuvre de Binebine, en soulignant son rôle d'écrivain engagé et catalyseur de changement social.

1-L'humain au cœur de l'œuvre : *Le sommeil de l'esclave*

1-1-Dada : L'arbre qui cache la forêt

L'œuvre de Binebine est une communauté humaine peuplée de personnages qui, à travers la pensée humaniste de son auteur, aborde le sujet des Hommes exclusivement dans le prisme de l'humanité. Ce qui est frappant dans son œuvre c'est qu'elle est très proche de la vie, de sa terre natale et de la réalité. Il nous propose des histoires vives, et pétries d'humanité. L'auteur explore le théâtre de ses œuvres afin de mieux comprendre une bonne partie de l'humanité, mais aussi bien une partie de l'inhumanité enfouie en chacun de nous. Autrement dit, en vivant avec les personnages, grâce à une narration parfaitement maîtrisée, Binebine nous incite à interroger la condition humaine, à nous ramener au plus profond de nous-mêmes et à notre intimité la plus secrète. Le choix judicieux des personnages qui ressemblent tellement à ceux que nous rencontrons quotidiennement. Comme nous le citons un peu plus haut, d'ailleurs, il s'agit des âmes blessées, celle des kamikazes, des détenus politiques, des esclaves, des migrants, des artistes, qui résistent à l'oppression excessive, à la tyrannie des stéréotypes et au prosaïsme du quotidien.

L'univers tragique décrit par Binebine dans ses œuvres nous met face à un paradoxe. Il est terriblement triste mais plein de vie. Autrement dit, affligeant mais passionnant. Malgré toutes les déceptions, les douleurs, les deuils interminables, les cauchemars, les désirs et les fantasmes refoulés, les personnages portent en eux une lueur d'espoir et ils nous maintiennent attachés à eux. Nous vivons avec eux leurs rêves irréalisables. Nous pensons au rêve de Dada de retrouver son frère dans *Le Sommeil de l'esclave*⁵⁵. Nous pensons aussi au rêve de partir et prendre les barques de la mort pour une vie meilleure avec Azzouz et ses complices dans *Cannibales* (Binebine Mahi, 2017). L'espoir, l'aspiration à un avenir meilleur maintiennent ses personnages en vie et les rendent plus attachants aux yeux du lecteur.

Mahi Binebine fait d'une pierre deux coups, en mettant en scène ses propres souvenirs d'enfances dans son premier roman, tout en traitant la thématique de l'esclavage qui est un sujet particulièrement cher aux grands auteurs du mouvement humaniste. En toquant à la porte de la maison où il a vu le jour, c'est Dada qui lui ouvre la porte. La porte de la demeure mais aussi celle de ses souvenirs d'enfance. La figure maternelle de Dada cristallise toute une partie de l'histoire du Maroc et de l'humanité toute entière. Elle est l'incarnation d'un passé, pas si lointain, où des Hommes se sont octroyés le droit de mettre en esclavage d'autres Hommes.

Dès les premiers passages nous nous rendons compte d'une grande sensibilité qui se dégage à chaque ligne. Le cruel se dégage de Dada, où l'esclave se met en scène, d'emblée, par le seul ombre de rides traversant son visage et qui retracent son passé. Les rides sont l'ancre qui retrace la vie d'un être humain incapable d'exprimer la cruauté de son vécu. Le narrateur prévient d'emblée le lecteur: Dada n'est malheureusement pas une exception et la perception du temps qui passe n'a rien d'ordinaire chez ce personnage : «un visage d'esclave ne vieillit jamais.»⁵⁶ Les esclaves n'ont pas le droit de vieillir. Les humiliées comme Dada, n'ont d'exutoire que de faire plaisir à leur maître en se pliant à leurs caprices. Par conséquent, sous le voile de la résiliation, le champ lexical de la liberté lui est complètement étranger.

⁵⁵ Binebine Mahi, 2008

⁵⁶ Binebine Mahi, 1992.

Rappelons tout de même que l'histoire de l'esclave noire, Dada, se déroule à l'époque contemporaine, donc à priori dans une époque où l'esclavage fait partie de l'histoire ancienne. Officiellement, l'esclavage fut aboli en 1922 par le protectorat français au Maroc. Or, les faits montrent clairement que cela reste valable uniquement sur les papiers. La réalité est beaucoup plus décevante, car l'ambiguïté de la notion "d'esclave" permet encore aujourd'hui à des familles de la haute sphère de la société marocaine d'exercer une forme d'exploitation qui s'apparente clairement à une nouvelle forme d'esclavage qui ne dit pas son nom. Comment décrire le travail forcé des jeunes mineures autrement que par le mot "Esclavage" ? Par ailleurs, Mahi Binebine ne fait pas l'impasse sur une autre thématique pas si incohérente avec l'esclavage. Il s'agit de l'altérité.

1-2-Un petit pas vers l'Autre, un grand pas vers l'humanité

Il suffit de porter un regard méprisant sur autrui pour s'octroyer le droit de le dominer voire même de le réduire en esclavage. Les personnages de Mme Kolomer, de Mbarek et de Dada : une juive, un homosexuel et une noire, sont là pour une raison bien précise, celle de nous rappeler que l'Autre peut être très différent. Binebine met la lumière les nuances de la perception que nous avons d'autrui surtout lorsqu'il sort des normes sociétales traditionnelles. Il est à noter, que le père du narrateur est un homme respectueux de la religion, des lois, et des engagements. Il se réveille tôt pour ses prières et pour lire quelques versets du coran, il passe la journée avec son chapelet à la main. Cependant, ceci n'empêche aucunement le fqih d'envoyer son fils pour apprendre la langue de madame Kolomer, la juive du quartier. Car, selon lui, les langues c'est la liberté : « *Les langues, mon garçon, les langues c'est la liberté !* »⁵⁷.

Le personnage du fqih à ce stade, nous révèle une grande ouverture d'esprit. Dans un monde où le fanatisme est devenu une tendance qui tire l'humanité vers la boue de l'intolérance religieuse, qui conflictualise nos relations humaines et engendre un climat nauséabond de mépris et de haine. De surcroît, le fait que l'auteur opte pour ce genre de personnage clivant s'avère être un pari gagnant. En effet, comme l'explique Emile Cioran dans son ouvrage *Histoire et Utopie*, il est absolument naturel qu'une partie de la jeunesse verse dans le fanatisme. Le philosophe roumain Cioran écrit: « *fonction d'une ardeur éteinte, d'un déséquilibre, non un point par surcroît, mais par un défaut d'énergie, la tolérance ne séduit pas les jeunes* »⁵⁸. La littérature et les langues éveillent notre esprit à la réflexion et à l'analyse. Elles constituent véritablement la voie royale qui mène vers le développement de notre esprit critique. Les parents du narrateur, Milouda et le fqih, décident d'envoyer leur fils unique chez Mme Kolomer, la veuve du quartier, pour qu'il apprenne sa langue : « *Plus tard lorsqu'on t'envoya chez Mme Kolomer pour apprendre sa langue* »⁵⁹.

La fascination par le monde de l'Autre s'entremêle à un sentiment de méfiance, une peur et une appréhension s'emparent du petit qui vacille entre deux mondes : celui typiquement traditionnel dont il est issu, et l'Autre si fascinant, si tentant mais si mystérieux : « *Devant la porte, Dada attendait avec toi, suivant à la lettre les consignes de Milouda : elle ne devait partir qu'une fois "le colis remis en mains propres". Les propres mains de Mme Kolomer. Le colis c'est toi, enfance empaquetée avec soin, protégée de la racaille du quartier* »⁶⁰. L'enfant est décrit tel "un

⁵⁷ Binbine Mahi, 1992

⁵⁸ Emile Cioran, 1987

⁵⁹ Binbine Mahi, 1992

colis remis en mains propres". Il est important ici de rappeler la valeur d'un enfant unique dans une société marocaine traditionnelle. Le confier à une étrangère est un grand gage de confiance qui témoigne d'une perception pas si méfiante de l'Autre. Cette grande fascination par Mme Kolomer et son monde ne quitte guère notre petit protagoniste même en rentrant chez lui : « Puis le soir, alors que la maison s'endormait, tu attendais impatientement que Dada eût fini son ménage et éteint toutes les lumières. Tu brûlais d'envie de lui raconter ta journée studieuse »⁶¹.

Binebine nous propose ici une fresque réaliste loin du pathos et des préjugés. Ici, il n'est pas question de jugement ou d'éloge. Il exploite habilement l'étendu de la liberté romanesque, car elle seule permet d'explorer les confins de la réalité dans ses subtilités les plus détaillées. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le roman n'a de fictif que la désignation. Rien n'est plus efficace que l'espace d'expression romanesque lorsqu'il s'agit de décrire la réalité telle qu'elle est, rien n'est plus puissant qu'une histoire bien racontée pour transmettre des valeurs. Sous le couvert d'une esthétique littéraire maîtrisée, l'âme de l'enseignant est belle est bien présente. Il n'est pas question de mathématiques ici, Binebine se penche sur l'équation des Hommes, lui qui maîtrise l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, troque son équerre et sa calculatrice pour s'emparer de la plume, mais toujours avec le même souci du détail et de la précision qu'implique la lourde tâche pédagogique.

À la lisière, entre l'objectivité froide d'un sociologue et l'enthousiasme éclatant, qui ne manque pas d'humour digne d'un conteur de la place Jemaa el-Fna, Binebine jongle entre rire et franchise sans jamais tomber dans le piège de l'excès. Juste ce qu'il faut pour voir la réalité en face et ouvrir les yeux et la conscience du lecteur sur celle-ci. L'exemple le plus frappant pour illustrer nos propos est celui du personnage De M'Barek : « *Entre eux et lui s'était établi un rapport de force, qui au fil du temps, était devenu presque de la sympathie* »⁶² Cette phrase tirée du "*Sommeil de l'esclave*", où il est question de l'ambiguïté du rapport qui lie M'Barek, l'homosexuel, aux gamins, résume à elle seule la finesse de la description subtile de Binebine. Bien évidemment, le choix de se focaliser sur le regard que portent les gamins sur M'Barek n'a rien d'aléatoire. Cela en dit long sur la perception de la société vis-à-vis de ses minorités, de ses individus différents, de ceux qui sortent de "l'ordinaire". Cela pose même un regard critique sur ce qui est ordinaire et sur ce qui ne l'est pas, sur ce qui rentre dans le moule des normes sociétales et sur ce qui est pointé du doigt comme étant choquant. Rien de tel que le regard des gamins pour essayer de comprendre toute la complexité de la question, car les gamins sont avant tout le produit d'une éducation, mais, en eux, il reste tout de même encore une trace de naïveté, un regard, plus ou moins, vierge de toute forme de jugement définitif, comme si dans leur esprit se confrontaient, d'une part l'acceptation quasi-spontanée d'autrui et, d'une autre part, les résidus d'une éducation à la méfiance.

2-Le jeu de la vie ou de la mort : *Cannibales*

2-1-L'Autre qui meurt oublié, sans visage

Depuis des siècles, les populations émigrent en quête d'une vie meilleure, mais elles sont souvent rejetées par peur de l'Autre. Actuellement, la migration clandestine, surtout en Europe et en Amérique, reflète des problèmes exacerbés par la pauvreté et la corruption, conduisant à des périples tragiques. Ce phénomène a inspiré des écrivains maghrébins qui abordent les drames de

⁶¹ Ibid

⁶² Binbine, Mahi, 1992

l'immigration et les relations Nord-Sud dans leurs œuvres. Les auteurs marocains contemporains se concentrent sur les destins individuels et la quête de reconnaissance, traitant souvent de la "quête du Nord" et des naufrages des migrants. Leurs fictions explorent les frontières symboliques et la construction de la réalité sociale, comme illustré dans des œuvres telles que *Les clandestins* de Youssef Amine Elalamy et *Partir* de Tahar Ben Jelloun. Les références ne manquent pas, dans la littérature marocaine d'expression française, mais nous faisons le choix d'axer notre étude sur l'un d'eux car on estime que son œuvre est assez représentative de la thématique. Qui d'autre mieux que Mahi Binebine pour mieux comprendre le destin tragique des clandestins ? Lui qui a dressé un portrait sans concession de la cruauté de leur sort dans *Cannibales : Traversée dans l'enfer de Gibraltar* (1999).

La communauté humaine interprétée par Binebine nous la discernons tel un produit de la solidarité entre les personnages qui peuplent son récit. L'œuvre de Binebine nous incite, par son biais, à formuler des réponses à ce questionnement : "Qui suis-je" et "Où se positionner dans un monde globalisé ? Et que sera mon rôle là-dedans ?". La conceptualisation des réponses se noue, étroitement, à nos liens tissés avec autrui et notre envergure envers celui-ci. A vrai dire, une grande partie du bien-être de l'individu relève du dynamisme de sa communauté ainsi que le rapport avec l'Autre. Par ce fait, l'auteur s'engage à nous retracer le destin brutal d'un embarquement pour l'Europe infranchissable et aussi d'un rêve inassouvi. "*Cannibales*" relate l'histoire de Azouz, accompagné de ses septes complices, au bord d'une plage ténébreuse près de Tanger ; Azzouz le narrateur, son cousin Réda, Nouara et son bébé, Youssef, l'algérien Kacem Djoudi, et les deux Maliens Pafdam et Yarcé, unis par le destin en une nuit interminable d'attente, sombre et brumeuse. Cachés derrière un rocher, les personnages escomptent le signal du passeur nommé le "patron", avec une déférence craintive. Cette attente, entrecoupée par le récit de chacun d'eux, nous dévoile leurs espoirs et leurs motivations, leurs raisons et leurs malheurs au fur et à mesure que le moment si attendu s'approche.

Les migrants de Binebine sont tous victimes d'une communauté-monde trompeuse. Une communauté qui, en s'investissant dans le marché mondial, patauge, voire s'enfonce dans la boue de la mondialisation. Ces clandos sont les boucs émissaires, qui partent pour toujours, coupés de leur communauté. Cependant, la pauvreté est-elle la seule raison qui pousse un individu à tenter sa chance ailleurs ? soit tout simplement comme le mentionne Jamal le protagoniste du roman *Les Harragas ou les barques de la mort* de Mohamed Teriah : « *Qu'est ce qui manque à l'Être pour être ?* »⁶³. Qu'est ce qui manque pour que, ces marginalisés dans leurs clandestinités, soient connus et reconnus dans leur communauté et parmi leur famille. Pour partir ailleurs, il ne faut pas simplement franchir une frontière physique, celle qui divise les pays, mais aussi une barrière psychologique. Affronter l'inconnu n'est pas aussi facile qu'il peut sembler. Ainsi, la peur se fait sentir : « *Nous avons tous peur et froid, mais Réda paraissait le plus atteint* »⁶⁴. Par conséquent, l'indécision se manifeste et la possibilité de se désister se pose et peut même se confirmer, comme il est arrivé à Réda : « *Réda qui n'avancait pas. Il restait cloué sur place, pétrifié* »⁶⁵. Sur la plage, les personnages doivent affronter plusieurs situations difficiles et la crainte ne leur facilite pas la tâche.

⁶³ Teriah Mohamed, 2002

⁶⁴ Binebine Mahi, 1999

⁶⁵ Ibid

L'histoire de Binebine à ce stade de la trame narrative, nous révèle les motifs de cet embarquement. Les passeurs ont beau promettre monts et merveilles aux " clandos ", ce mirage demeure inatteignable. Cela ne les empêche pas de s'accrocher à leur deuxième chance pour une vie meilleure une fois arrivée en Europe, la terre promise. Ce désir ardent de connaître l'ailleurs et de profiter de la vie paradisiaque que l'autre côté de la Méditerranée prétend garantir. Ces attentes estompent leurs frousses, leurs inquiétudes et leurs hésitations. Le ciel de leur horizon se dégage une fois qu'ils pensent à l'Eldorado promis. C'est grâce à cette promesse qu'ils tiennent debout. L'atmosphère étouffante de cette embarcation du continent africain contraste avec le vent frais du vieux continent européen :

« Quant à Youssef, reda, et moi, dans notre naïveté nous avons pensé qu'il ne serait donné rien de moins que diner en Espagne ! « Une ripaille de tapas arrosée de sangria, en plein cœur d'Algésiras ! Voilà comment là les paroles de Morad qui ne s'était pas montré avare de superlatifs pour nous décrire la nourriture d'outre-mer, l'infinie variété des mets que l'on pouvait y déguster : des fruits fondants, inconnu en terre de Maures, toutes sortes de légumes narguant les saisons, des viandes d'une tendreté et d'une saveur exceptionnelle»⁶⁶

L'associé du passeur Morad, ou " *L'expulsé européen* " surnom dont il est tellement fier, ne cesse pas, tout au long du récit, de leur vendre du vent en avivant leurs perceptions idéalisées que ces " clandos " ont de l'autre côté de la Méditerranée. Lui, " *L'expulsé européen* ", qui a vécu une dizaine d'années en France, avant d'y être banni. Il embellit l'image de la rive interdite, à défaut d'images ainsi d'informations adeptes à la réalité.

Dans *Cannibales* Binebine donne la parole à ses personnages pour raconter le désespoir d'une génération. Le roman à ce stade s'avère polyphonique, dans la mesure où l'auteur juxtapose sa voix à celle des protagonistes, tout en aboutissant à les superposer. La narration relatée grâce à la circulation de plusieurs voix, fait de ce roman littéraire un document de témoignage, bien plus qu'un récit fictionnel. Même si le protagoniste Azouz se préoccupe de la narration tout en y incorporant sa propre histoire, il est à noter que quelques chapitres intercalent la voix de l'un des protagonistes, les clandestins qui partent. En ce sens, l'universitaire Khalid Zekri, nous explique que cette technique nous offre, en tant que lecteur, " *un effet-voix* " qui nous révèle la portée incontournable de l'oralité dans le texte maghrébin. Cette tradition si chère chez le lecteur marocain, et qui raisonne de manière à ce qu'elle donne une vivacité au récit. En effet, quand les protagonistes interviennent et racontent leurs maux, leurs frousses et leurs rêves, ils parlent au nom de toute la communauté et s'adresse également à elle. Ces personnages sont l'incarnation du désespoir de milliers de jeunes de ce siècle, blasés, fatigués jusqu'au dégoût, dans une société incapable de proposer à l'homme un but à atteindre, une destinée à accomplir, et où un profond sentiment d'impuissance règne en maître. Ces personnages sont le cri de désespoir d'une génération à bout de souffle.

Le récit de Binebine interpelle, nécessairement, les trois composantes suivantes : Le Moi, l'Autre, et l'Espace. L'autodétermination et l'autoréalisation de Soi, en effet, impliquent des va-et-vient, et une errance géographique, qui de manière évidente passe par une ouverture sur l'Autre. Nous devons souligner que durant le franchissement des frontières, l'immigrant semble conquérir un nouvel un espace. Il se lance dans la quête d'une nouvelle identité, après avoir renoncé à son identité d'origine, là, où très souvent, on n'arrive pas à la concevoir comme étant « *la somme d'une de diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance*

⁶⁶ Ibid

suprême, et en instrument d'exclusion, parfois un instrument de guerre»⁶⁷. Autrement dit, La réalisation de soi, qui s'initie dans l'Espace, s'accomplit impérativement par la conquête vers l'Autre.

La proximité géographique entre le Maroc et l'Espagne, bien que courte en kilomètres, est rendue quasiment infranchissable par les mesures sécuritaires renforcées après le protocole politique de l'immigration signé par le Maroc et l'Union Européenne. Les clôtures de fil barbelé et autres dispositifs dissuasifs aux frontières de Ceuta, Melilla, et le détroit de Gibraltar, transforment cette courte distance en un périple dangereux. Les images des corps déchiquetés par ces barrières témoignent de la violence et de la difficulté insurmontable pour les migrants, représentant une tache sombre dans la conscience de l'Union Européenne. Cependant, l'écart en question dans l'œuvre de Binebine dépasse celui des frontières géographiques. Il s'agit carrément de l'écart entre deux mondes, deux réalités économiques, culturelles, sociales et politiques qui séparent les deux continents : l'Afrique et l'Europe. Pour ce faire, Binebine met en scène des protagonistes de différentes nationalités. Et, par leur biais, nous révèle les motifs qui poussent chacun des personnages, hommes et femmes, à faire le choix risqué de l'immigration clandestine. A l'instar de Kacem, qui fuit l'atrocité de la guerre civile qui s'étend en Algérie, après avoir vu : « *son fils égorgé par quelque barbu fanatique, une nuit, à Blida* »⁶⁸ pendant leur sommeil. Azzouz, le maître de son histoire et celles des autres, le seul de sa fratrie à être éduqué grâce à des religieuses :

« A la différence de mes huit frères et sœurs, j'étais le seul à avoir eu la chance de faire des études. [...] je me montrais un excellent élève malgré les déplorables conditions dans lesquelles se déroulèrent mes études. [...] j'avais eu assez tôt la conscience que l'école était l'unique moyen de m'arracher au village au labeur dans les champs d'autrui, à la garde des moutons dans la fournaise, aux accès de violences de mon père»⁶⁹.

Il décide d'abandonner ses études, suite au décès de sa protectrice qui a anéanti tous ses espoirs et son élan d'enthousiasme et sa vitalité. Reda, contrairement à son cousin Azouz illettré, espère fuir la pression de la famille, la pauvreté et la mendicité. Quant à Nouara avec son bébé espère rejoindre son mari : « *Dans sa tête il n'y a que Souleiman. Son héros, son soleil, son époux, et son maître. Voilà un an qu'il ne donnait plus de nouvelles* »⁷⁰. Elle est désormais incapable de subir l'abandon de son époux ni l'oppression des femmes en Afrique. Pafandam, sénégalais, qui a déjà traversé deux frontières : un désert et un champ de mines au Sud du Maroc. Yarcé, malien, qui travaillait comme masseur à Tanger chez un milliardaire Anglais. Ce dernier finit par attraper une maudite maladie, et met Yarcé à la porte : « *A force de chasser en Afrique, l'Anglais avait fini par attraper une sale maladie. Depuis lors, Yarcés s'était retrouvé à la rue* »⁷¹. Les deux protagonistes Africains n'ont plus rien à perdre.

Tous les chemins ne mènent pas à Rome mais aux barques de la mort. Il s'agit donc d'un constat d'une fatalité amère que nous dresse Binebine. Entre Reda l'analphabète, issu d'un milieu pauvre, et son cousin Azzouz qui a eu la chance de côtoyer les bancs de l'école, le sort est d'une tristesse identique. L'accès à l'éducation n'empêche pas Azzouz de finir dans la même barque que Reda. L'expression "être dans le même bateau" prend tout son sens ici, car ils se retrouvent

⁶⁷ Maalouf, Amin, 1998

⁶⁸ Binebine Mahi, 1999

⁶⁹ Ibid

⁷⁰ Ibid

⁷¹ Ibid

littéralement dans la même barque, à partager le même sort tragique, même si leurs parcours sont si différents. Quand le moment tant attendu, est arrivé, le passeur oblige tous les " *clandos* " à brûler leurs pièces d'identité avant de s'installer et prendre place dans la barque de la mort :

« Tous vos papiers [...] Passeport, carte nationale, acte de naissance, carnet d'adresse : enfin bref, n'importe quel document qui pourrait servir à vous identifier. Il faudra être quasiment nu, de l'autre côté... Le passeur creusa un trou dans le sable, y déposa nos papiers, les ensevelit et planta un bâton dessus. Ils les brûlaient sans doute le lendemain, à son retour [...] Il dit qu'en acceptant de brûler notre identité, nous nous élevons au rang d'apatrides. (143) »⁷².

L'image est très symbolique : l'étymologie même du mot " Harrag ", un migrant clandestin, renvoie à l'image de celui qui brûle ses pièces d'identité. Il s'en dégage une forte connotation de rupture totale et brutale avec sa terre natale et son identité. Un aller simple et une identité à reconstruire. Un renoncement total à leur ancienne histoire car rien ne peut être pire que leur situation actuelle, comme si c'était un cri de détresse : plutôt mourir que de subir et endurer souffrances et privations dans leur pays d'origine. Une fois arrivés en Europe, les migrants clandestins se réduisent à des ombres. Après avoir brûlé leur identité, couper tous les liens avec leur terre natale, ils apprennent à s'effacer en renonçant à leur dignité d'Homme. Binebine n'hésite pas à user d'images carrément bestiales pour décrire le triste sort des migrants clandestins « Un chien couchant » ; et on ne peut s'empêcher de penser à l'univers kafkaïen quand il parle de « simple verre de terre » et de « cafard ».

2-2-La consommation de l'Autre :

La consommation de l'Autre est un thème qui sillonne l'œuvre de Binebine. En effet, l'écrivain-peintre ne cesse pas de mettre en scène des personnages exploités jusqu'au bout. Cette consommation de l'Autre est bien développée dans le dixième chapitre de *Cannibales*. Là où, ce dernier se mentionne pour la première fois au cours de la trame narrative. À travers le rêve de Momo, nous assistons à une minimisation des migrants clandestins à des bêtes. Lors de l'aveu du rêve qui se produit de manière récurrente : « *Enfin, bref. le rêve ! ou plutôt non, le cauchemar : celui-ci revenait nuit après nuit, Le même scène, même décor, même images, même personnages, même férocité, à quelques bouchés près* »⁷³. Momo est sous l'emprise d'une drogue intensive (kif, haschich et majoun). Il atteint un point culminant de dose qui lui permet de révéler son rêve. Il est sous le regard de ses amis franc et sincère : « *Je crois même qu'il avait avalé une ou deux cuillerées de majoun, sans quoi il ne nous aurait peut-être rien révélé du tout* »⁷⁴. Ceci explique que l'aveu du rêve pénible et cruel, même celui-ci comporte des faits fictifs et impalpables. Il prend la peine à le prononcer difficilement avec une haine et un dégoût qui attire l'attention des compagnons : « *Nous avons renoncé à les chasser afin de mieux écouter Morad dont la voix très lente, éraillée par la fumée et l'émotion, rappelait celle des feuilletons radiophoniques* »⁷⁵.

Le rêve est un kaléidoscope de ce que vit Momo, alias l'expulsé européen, sous la pression de la société occidentale représentée par José. Il est à noter que ce rêve se qualifie, à en croire les critiques, en tant qu'« un rêve anthropophage ». Ceci dans la mesure où s'exhibe le cannibalisme entre dominé (Momo) et dominant (José). Ce rêve met en scène l'impassibilité de Momo face à la

⁷² Ibid

⁷³ Ibid

⁷⁴ Ibid

⁷⁵ Ibid

suprématie de José : « *Momo se laisse entraîner, ouvre son cœur, avale les mots, en assimile le sens et irrésistiblement, les accepte* »⁷⁶. Nous pouvons avancer que cette scène atteste de manière implicite la tragédie des rapports hégémoniques Nord-Sud. Autrement dit, un nord convoité et un Sud soumis. Ce qui ne manifeste pas l'inactivité de Momo devant l'avidité de José pour sa chair. Nous remarquons que ce dernier cède à la cruauté de son patron. Nous le trouvons accessible malléable fragile et facile à contrôler : « *Si Momo consentait à lui céder ne serait-ce qu'un seul de ses nombrables orteils, il lui en serait éternellement reconnaissant* »⁷⁷. José est prêt à tout faire afin de tirer profit de la situation illégale de Momo : « *M. José est à tous les sacrifices pour apaiser la boulimie qui le tenaille depuis si longtemps* »⁷⁸.

La vie de luxe proposée à Momo tend vers une dérive paradoxale. En effet, cette vie se négocie au prix fort : José s'acharne sur la quasi-totalité du corps de "l'expulsé européen". Certes, les images racontées semblent insolites mais pittoresques, dans la mesure où, cette question est toujours d'une grande actualité. La chair vaut L'instabilité de ces " Clandos " ou encore : « *une sensible augmentation de salaire, voire – mais là, il lui faudrait se défaire d'au moi une cuisse – lui obtenir une carte de séjour* (104) » Momo est donc démunie à une bestiole qui se décomposera sous terre après sa mort, mais José la décompose la découpe et la sous-estime avant sa fin : « *Un bout de rien du tout, une misère de chair et d'os qui finira tôt tard par être déglutie en pure perte par des bestioles sous terre* »⁷⁹.

Momo arrive à posséder un studio ainsi que la vie luxueuse promise, chaque élément de cet endroit une partie de son corps. Ce qui produit une jouissance en dépit de la torture intérieure subie. A la longue, Momo ne lui reste que sa tête : « *Ainsi avait-il dépensé au fur et à mesure la quasi-totalité de son corps. Il ne lui reste que sa ta tête aux cheveux crépus, ses yeux noires, et sa bouche qui, envers et contre tout, continuait de sourire* »⁸⁰. Sa tête sur l'oreiller, le seul objet qui reste user par Momo après avoir été démantelé par l'exploitation de José. A ce stade, la dévoration introduite par Binebine dans ce chapitre se révèle symbolique mais très évocatrice. A vrai dire, elle renvoie à tous les actes et les pratiques féroces, voire barbares qui s'exercent sur les migrants travailleurs sans papier en Europe, l'éden. A la fin du rêve Morad se trouve entre le marteau et l'enclume et se résigne en disant : « *Mangez-moi, M. José. Pour l'amour de Dieu du Ciel, mangez. Je suis fatigué !* »⁸¹. Ce cauchemar manifeste une critique acerbe de l'auteur de cet Europe, l'Eldorado rêvé, qui tolère l'exploitation jusqu'à la mort des misérables sans identités venant d'une Afrique sans perspective, et affamés d'espoir. Dans ce sens, le titre de ce roman nous ramène à penser au texte incontournable des " *Essais*" de Montaigne intitulé, également, *Cannibales*, où il avance que : « *Les Indiens tuent puis mangent leurs ennemis, les Européens les torturent avant de les tuer* ». Cet extrait fait appel au " rêve anthropophage " de Morad martyrisé par José où il révèle son aspect sadique.

3-La culture humaniste, un rempart contre l'extrémisme : les étoiles de Sidi Moumen

⁷⁶ Ibid

⁷⁷ Ibid

⁷⁸ Ibid

⁷⁹ Ibid

⁸⁰ Ibid

⁸¹ Ibid

3-1-L'extrémisme une calamité des temps modernes :

La montée de l'extrémisme a affecté le monde, et de là, a bouleversé les relations qu'entretiennent les peuples. En effet, l'occident accuse l'orient d'être la couveuse de toutes les figures de l'intégrisme et d'être la source de cet enfer qui ravage le monde. D'ailleurs, la montée de l'islamisme dans les pays musulmans est pointée du doigt comme étant un danger imminent qui pointe à l'horizon de l'humanité. Néanmoins, le monde commence à reconnaître la réalité : l'extrémisme n'a ni patrie ni religion, puisqu'il ne peut être assigné à une seule idéologie ou doctrine religieuse ni à une unique identité politique. C'est un endoctrinement infernal qui vise à creuser un fossé entre les individus et à accentuer le clivage entre eux, en favorisant la haine et le dédain.

Les spécialistes, loin des théories du complot, ni même des débats idéologiques, s'accordent à penser qu'il s'agit d'abord d'une doctrine qui s'oppose aux libertés individuelles, qui a une rancune contre la beauté. Beaucoup d'entre eux croient qu'il s'agit d'un dogmatisme guidé, orientée vers l'extinction de la particularité des civilisations, de l'extermination des patrimoines culturels de quelques peuples. L'exemple le plus significatif nous vient de la démolition de la statue de Bouddha en Afghanistan. On peut aussi parler du carnage et du vandalisme perpétré en Irak par les intégristes ; qui visiblement semblaient ne rien connaître des civilisations qui ont enfantés tous les bijoux détruits. Il faut reconnaître que ce phénomène ne peut être expliqué, uniquement, par une seule discipline des sciences humaines : ni l'anthropologie, ni la sociologie ni la psychanalyse ne peuvent suffire pour expliquer cet acharnement contre l'Autre, pour la simple raison qu'il est différent, un Autre qui, dans la majorité des cas, ne représente aucunement un danger ni une menace contre nous.

Au Maroc, hélas comme dans d'autres parties du globe, l'extrémisme a atteint, à un certain temps, son paroxysme : le détournement des jeunes, et des esprits simples s'est soldé par des attentats. La date est devenue tristement connue de tous les marocain : le 16 mai. Les marocains ne risquent jamais d'oublier cette nuit du 16 mai 2003. Le 11 septembre marocain a déjoué tous les pronostics car même les observateurs les plus pessimistes ne pouvaient prédire un tel drame, dans un pays comme le nôtre, une nation connue et reconnue par la cohabitation des religions et des ethnies. Espace où les juifs et les musulmans formaient une toile bien ficelée contre toute forme de discrimination, une cohabitation qui faisait des habitants de ce pays d'abord des marocains, bien avant d'être juifs ou musulmans, même si la réalité n'était pas parfaitement harmonieuse. Ce crime abominable a unifié de plus en plus les marocains, et a ouvert les yeux des responsables sur des citoyens qui méritaient un peu plus d'intérêt, sur des phénomènes qu'il fallait éradiquer. C'était un appel à repenser l'humanisme ; à insérer ses valeurs dans l'enseignement, à se pencher sur des pédagogies qui favorisent l'éducation au choix. C'était le moment propice pour tous ceux qui portent les valeurs de l'humanisme, d'intervenir et de les placer au centre du débat national. Certes, devant la cruauté des crimes, tout le monde était sidéré, les réactions étaient, souvent, fortes et brutales et le sensationnalisme était dominant dans les discours.

L'extrémisme religieux, était rattaché à des stéréotypes, donnant une image, parfois caricaturale, souvent erronée de ces êtres⁸², qui seraient forcément des barbus, suivant un mode

⁸² Les hommes-bombes sont souvent montrés comme des psychopathes surtout après les scènes de décapitation des otages.

vestimentaire " afghan " mais ce discours ne rendait pas service à ceux qui cherchaient à combattre cette menace et à éradiquer les racines de ce mal. Cependant, des réactions un peu plus réfléchies ont pris un peu de temps avant d'émerger et il a fallu attendre un moment considérable pour entendre des réactions plus mesurées et plus pondérées.

Les peintres, les musiciens, les artistes de toutes les couleurs ont pris l'initiative pour montrer leurs indignations face à ces crimes. Mahi Binebine, par sa sensibilité littéraire, son sens humaniste et sa raison mathématique a pris beaucoup de temps avant de réagir⁸³. Au fait, ceux qui connaissent l'œuvre de Mahi Binebine, seront sensibles à cet aspect philosophique et rationnel dans ses écrits. Pour lui, il s'agissait, en écrivant *Les étoiles de Sidi Moumen*⁸⁴, d'une analyse objective de ce fléau, nouvellement apparu dans notre pays. Ce roman fera l'objet du point suivant : nous interrogerons le texte pour savoir comment l'auteur a-t-il pu, par son humanisme, sublimer l'appréhension que les marocains avaient pour les « kamikazes » en une certaine forme de compassion mesurée ? Comment traite-t-il un sujet si délicat avec une telle finesse, à tel point que le lecteur se sente concerné, impliqué et même parfois complice de ne point agir autrement, de ne point être le socle de cette forteresse qui pouvait vaincre l'extrémisme ?

3-2-Les étoiles De sidi Moumen: du projet d'un roman au projet d'une génération⁸⁵

Le roman a vu le jour en 2010, fruit de quelques années de réflexions, d'expériences et surtout du travail de terrain. Tel un sociologue, Binebine a dû parcourir les ruelles de Sidi Moumen, à la recherche de l'essence des « kamikazes », a pu s'enliser dans la poussière du quartier-bidonville en s'imprégnant du vécu de ses habitants. Sept longues années s'étaient écoulées, mais la mémoire sanglante de ces funestes attentats étaient encore présente dans la mémoire des marocains, qui s'accordent unanimement à condamner l'atrocité de ces actes barbares. Le roman répare la fissure entre tout un peuple, et une région marginalisée. Sidi Moumen, le quartier mal aimé, devient grâce à Binebine un endroit qui mérite attention et intérêt, Sidi Moumen qui est décrit par Yachine le personnage emblématique du roman : « *Je n'ai pas honte de vous dire qu'il m'est arrivé d'être heureux dans ces décombres hideux, sur les ordures de ce cloaque maudit, oui, j'ai été heureux à Sidi Moumen, mon pays* »⁸⁶.

De ce fait, cette « *poubelle* », et chaque parcelle de cette « *décharge puante* », de ce lieu qui a fait le tour des télévisions du monde, longtemps pointé du doigt, le romancier a pu en faire un théâtre aux sentiments humains, l'a converti d'un lieu coupable à un endroit qui culpabilise l'humanité, qui la pousse à se questionner, à s'interroger. Il a réussi à humaniser ce qui paraissait comme un enfer. Il est inéluctable, en voyant le volume du roman, et sachant le sujet qu'il traite, de se questionner sur son apport dans la scène littéraire marocaine, sur ce qu'il peut ajouter à ces questions du terrorisme. La réponse ne peut se résumer en quelques mots mais nous tenterons de l'élucider, en commençant par l'analyse du titre. Effectivement, choisir un tel titre n'épargnait pas Binebine du risque d'être mal compris. Les plus sceptiques se demanderont : Serait-il en train de

⁸³ L'auteur visitait le quartier, il le dit dans une interview : « *la première image que j'ai eue de Sidi Moumen est celle de gamins qui jouaient au foot sur une décharge, heureux. C'est cette violence banalisée que j'ai voulu raconter dans mon roman. Je suis retourné une dizaine de fois dans ce bidonville, j'y ai rencontré les familles des kamikazes, j'ai mangé dans les baraques, je m'y suis attardé de longues heures.* »

⁸⁴ Binebine Mahi, 2019

⁸⁵ Binebine crée, avec l'aide de Nabil Ayouch et la Fondation Ali Zaoua, le centre " *Les étoiles de Sidi Moumen* ".

⁸⁶ Binebine Mahi, 2010

faire l'éloge de ces criminels ? Car comment associer des « criminels »⁸⁷ à des étoiles ? Méritent-ils vraiment cet honneur ?

Nous serions presque tentés de voir dans l'étoile un symbole angélique. Les étoiles tombées du ciel sont en quelque sorte des anges déchus. Et en cherchant un peu plus dans le symbolisme des mots, on trouve que les étoiles sont le signe d'une omniprésence éternelle dans le ciel et dans la terre, c'est cette lumière qui scintille dans le ciel sombre de la nuit. Autrement dit, nous pouvons nous aventurer et aller jusqu'à prétendre que ces personnages sont devenus, par le revirement tragique de leur destin, des étoiles filantes qui explosent en plein vol dessinant les traits d'un spectacle d'une tristesse affligeante qui symbolise l'avortement de leurs rêves brisés alors qu'ils débordaient de vitalité. C'est ainsi que Binebine a pu donner aux nouvelles générations une lumière, a fait de la vie de ces jeunes gens, une leçon. C'est ainsi que Binebine a pu donner aux nouvelles générations une lumière, a fait de la vie de ces jeunes gens, une leçon. D'ailleurs, c'est le mérite de l'auteur, qui ne s'est pas limité à relater des faits, mais a pris réellement le temps d'explorer en profondeur les détails de la vie quotidienne d'un quartier populaire, en donnant la parole à des individus dont la voix trouve rarement écho dans l'espace public. Victime ou bourreau, ceci n'est pas de notre ressort. L'écrivain a œuvré dans le social pour donner un exemple concret de ce qui peut être nommé « militantisme », dans un esprit civique et dans une perspective humaniste. Il faut souligner que l'objectif de l'auteur était si clair dès les premières pages du roman, il s'agissait d'une trame narrative objective, où le « je » raconte ce qu'il endure. Binebine se met dans la peau du personnage et nous laisse découvrir tous ensemble le sort de ces marginaux.

Le roman a réussi son pari car il a eu le génie de faire repenser les actes terroristes, à modifier les opinions de beaucoup de citoyens marocains. Le style de Mahi Binebine est succulent, attrayant puisqu'il suffit de lire la première page pour se retrouver enlisé dans les dédales d'un récit fulgurant, d'un endroit crasseux où nous sentons à la fois une aversion effroyable et une pitié parfois non justifiée. « *UN PROMENEUR pourrait longer notre quartier sans se douter un instant de son existence* »⁸⁸ ; n'est-ce pas là la preuve d'une compassion et d'un souffle humaniste qui fait chavirer la plume de Binebine, qui a fait le choix de mettre ce coin hideux, inconnu, excommunié au cœur de son histoire en lui donnant de l'importance ou ne serait-ce qu'en décrivant son pitoyable état ? N'est-ce pas là la preuve de l'humanisme de Binebine qui a opté pour des personnages marginalisés, bannis, pour en faire des héros, ou plutôt des antihéros, qui se battent contre le poids de la fatalité de leur destin tragique ? Ce qui fait, peut-être, la particularité de l'œuvre, c'est qu'elle ne s'est pas limitée à présenter et à exposer un problème, elle a pu aussi proposer des solutions, et cerise sur le gâteau, l'auteur avec l'aide de Nabil Ayouch⁸⁹ a pu mettre en œuvre ce qu'il en a résolu. Nous pouvons, alors, affirmer qu'il s'agit d'un travail complet qui joint le littéraire à l'associatif ; le social à l'humain. En effet, les résolutions peuvent être perçues dans deux domaines l'éducation et l'art. L'éducation qui doit prendre en charge l'enfant depuis son bas âge, qui doit lui inculquer les valeurs humaines, qui doit l'aider à comprendre et à accepter la différence, à trouver refuge dans la tolérance. L'art instruit l'enfant à la vie, à l'amour de l'Autre ; lui apprend à cultiver sa sensibilité et chercher à procurer le bonheur aux autres. L'éducation à l'art enfante l'esprit critique, donne aux jeunes une immunité contre le dogme, contre les idéologies, l'incite à étudier,

⁸⁷ C'est ainsi qu'ils sont perçus par les lois en vigueur.

⁸⁸ Binebine, Mahi, 2010

⁸⁹ Le film de Nabil Ayouch a aidé à la diffusion du roman, et le monde entier a pu reconnaître les méandres de cette histoire du 16 mai 2003, et a donné une feuille de route aux autres pour essayer de repenser l'extrémisme.

à créer, à voir le monde d'une manière singulière, personnelle. Un être éduqué à l'art est un homme averti ; que personne ne peut détourner, difficilement manipulable. Nous ne pouvons nier, par la même occasion l'apport du sport, et nous parlons ici d'un sport institutionnalisé, où nous pouvons découvrir des sportifs de haut niveau. D'ailleurs, le surnom donné à Tarek, " Yachine ", un célèbre gardien de l'Union Soviétique, démontre à quel point nous pouvons créer ou détruire des talents. L'humanisme peut se résumer concrètement dans l'engagement de l'État et des intellectuels pour restituer et réorganiser le domaine du divertissement, de l'instruction et du sport dans ces lieux dits marginalisés.

3-3-L'extrémisme, un mal à combattre :

« *Mais de cela on parlera plus tard. Parce qu'Abou Zoubèir, lui, est bien vivant. Et qu'il hante toujours un garage avec d'autres crève-la-faim de mon espèce.* »⁹⁰ C'est un peu là l'image de l'extrémisme : les chefs de guerre, si nous osons les nommer ainsi, envoient d'autres personnes mourir ; il n'est jamais question qu'ils participent eux-mêmes à ces actes qu'ils appellent « *un devoir divin* » et il est légitime ici de se poser la question suivante : si jamais, ce qu'ils prêchent est véridique, que le paradis les attend, que les plus belles femmes seront à leurs services, pourquoi ne le font-ils pas eux-mêmes ? Abou Zoubèir, et ses semblables, sont des anti-humanistes, qui exploitent l'ignorance, la misère et la marginalisation et qui détournent des textes sacrés pour atteindre leur objectif. Ce personnage ne pouvait réussir sans deux armes⁹¹, la parole et la ressemblance: « *Abou Zoubèir savait les mots justes, les mots gloutons qui s'implantent dans la mémoire et, en s'y déployant, phagocytent les déchets qui y sont entassés*⁹² ».

L'éloquence, le choix des mots, et le jeu de la démagogie triomphe, chez des gens qui n'ont, peut-être durant leurs petites vies, jamais entendu des mots réconfortants. Les injures, la maltraitance, les insultes et les humiliations constituaient leur quotidien. Alors que cet homme, beau parleur, tient un discours qui les élève à la "souche" des humains. C'est pour cette raison que chaque mot, chaque phrase était gravée dans leur mémoire : « *Il était né et avait grandi à Douar Lahjar, un baraquement encore plus délabré que le nôtre, si tant est que l'on puisse comparer nos décrépitudes. Sa rencontre avec Dieu eut lieu dans la prison de Kénitra*⁹³ ». En plus, c'est un des leurs, sa vie est semblable à la leur. Un homme du même milieu social. Il connaît si bien leur vécu, et de là une sorte de complicité sociale s'établit, un cordon ombilical identitaire se construit, s'épanouit nourri par la dimension religieuse de la conversion, élément crucial dans le mouvement de transcendance. Abou Zoubèir est, donc, pour eux, l' élu, le pur. C'est à lui de les mener vers la foi, de leur faire éviter tout supplice.

Conclusion :

Nul ne peut nier que notre époque contemporaine est celle des incertitudes par excellence. Des incertitudes politiques, idéologiques, économiques, sociétales, et désormais des incertitudes d'enjeux stratégiques et sanitaires avec le déclenchement d'une pandémie qui n'épargne aucune parcelle, de par le monde. Ce constat, indéniablement alarmant, nous met face à un défi majeur :

⁹⁰ Ibid

⁹¹ Nous pensons que c'est cela qui manque aux acteurs associatifs, aux intellectuels.

⁹² Ibid

⁹³ Ibid

celui de remettre L'Homme au centre de toutes les tentatives de réformes. Et c'est précisément dans ce défi que s'inscrit la pensée Humaniste.

L'histoire nous apprend que ce courant de pensée, qui met L'Homme au centre de sa réflexion, a réussi, par le passé, à guider la Renaissance en Europe, et il ne s'agit nullement ici d'un simple raccourci simpliste, mais d'un rappel historique de l'importance de ce mouvement intellectuel qui a marqué l'Europe et le monde. Alors que cette empreinte a trouvé son essence dans la redécouverte de la Littérature, de la Philosophie et des Sciences de l'Antiquité, il est plus que jamais pertinent de se demander si la quête du remède de notre époque contemporaine ne doit-elle pas se tourner vers L'humanisme ou du moins s'en inspirer ? Nous assumons notre parti pris, à savoir celui de répondre par l'affirmative à cette dernière question, et nous insistons sur le fait que cette conviction que nous adoptons n'a rien de nostalgique et n'émane pas d'une simple admiration pour L'Humanisme, mais elle trouve sa raison d'être dans le cadre d'une réflexion rationnelle et purement factuelle. Et c'est précisément ce qu'on s'est efforcé de réaliser lors de la première partie de notre travail de recherche : établir des faits qui démontrent clairement l'apport significatif de la pensée humaniste dans le processus de l'Éducation.

Bibliographie :

Binebine Mahi, *Le Sommeil de l'esclave*, édition Le Fennec, Casablanca, 2008.

Binebine Mahi, *Cannibales*, édition Le Fennec, Casablanca, 2017

Binebine Mahi, *Les étoiles de sidi moumen*, édition Le Fennec, Casablanca, 2019

Emile Cioran, *Histoire et Utopie*, folio essai, édition Gallimard, 1987, Paris.

Baïda, Abdallah, *Au Fil des livres. Chroniques de littérature marocaine de langue Française*, éd. La Croisée des chemins (Casablanca) & Segquier, Paris, 2011.

Bergson Henri, *Le rire, essai sur la signification du comique*, Alcan, Paris, 1924.

Benjamin Jonson, *Qu'est-ce l'humour*, édition Broché, Paris, 2001.

Breton André, *Anthologie de l'humour noir*, édition livre de poche, Paris, 2005.

Compagnon Antoine, *Le Démon de la théorie*, édit. Seuil Paris 1998.

Erasmus, *De pueris, « De l'éducation des enfants »*, Klincksieck, Paris, 1990.

Fadili, M. et Binebine, M., *Au nom de l'art, de l'humain et du fin esprit*, Culture-Scope, 2019.

Friedrich Herbat Johann, *Principales œuvres pédagogiques*, trad. A. Pinloche, Hachette Livre et la BNF.

Kant, *Réflexions sur l'éducation*, trad. Fr A. Philonenkon. 7 e éd, Paris, Vrin, 1993.

Levinas Emmanuel, *L'humanisme de l'autre homme*, Le livre de poche, Paris, 1987

Locke, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain (1690)*, trad. Costes, 1972, Livre II.

Terriah Mohamed, *Un aller sans retour : Les "Harragas" ou les barques de la mort (Clandestins dans le texte maghrébin de langue française)*, sous la direction de Najib Radouane, édition l'Harmattan, p. 24, 2002